

Mathias Clivaz

Lodoronia Eskwander

MMVIII-MMIX

Et ma parole naîtra du milieu de lui, elle ira l'enveloppant et le traversera d'un seul mouvement. Elle lui donnera un temps pour vivre, se donnant à elle-même sa propre nécessité pour lui donner les mots, pour ouvrir les portes mouvantes de sa sensibilité, et me donner à la vie au travers de ces mots lorsque, devenus siens, mon être aura été perçu à travers lui. Donner, les mots, en rupture, sans cesse décalés du présent des intentions, décrochés du sens de l'humain avenir, roulant à travers les abîmes d'un éternel passé, éternellement rompant avec ce passé.

Et ma parole naîtra du milieu de lui.

I

Les pensées du MEDIATEUR-MENTAT se condensaient, mutaient, rageant dans le volume de la nuit. Debout sur la grande terrasse couverte, son regard absorbé dans les tubulures anthracites qui, loin au sud-est, débordaient les sommets enneigés et se déversaient, ainsi qu'une vague très lente, sur les forêts d'ombres en contrebas / il prenait de la vitesse. Des indications sur le lieu où il se tenait filtraient à sa conscience : les quatre-vingt dix-huit mètres qui le séparaient du sol ; les lierres sculptés des arcatures ajourées, entées, par série de trois, de part et d'autre des grandes arcades ; et les têtes de lion qui, des quatre coins de la tour, jetaient leurs forces contre les diagonales, forçant à fuir toutes les géométries qui auraient incliné celle qui bientôt y serait dessinée. Le médiateur-mentat laissa s'écouler les renflements de données qui auraient retracés en lui l'histoire de ce lieu, et les manières, combien nombreuses, par lesquelles lui-même y était lié. // Oui, il s'en souvenait... Cet habit qui serrait son torse dans un maillage de laine fine, laissant ses bras nus. Et enveloppant sa taille, ses jambes, une robe-pantalon, taillée dans un tissu épais, qui se balançait avec une raideur fuligineuse à la manière d'un champ de blés parmi les souffles du vent... ce vent froid qui avait

soufflé la nuit durant, cristallisant l'air, les yeux larmoyants, la peau durcie. Le grès modifié de la terrasse, cette pierre bleue veinée de stridules laiteuses, ne subirait, il le savait, aucune contraction, aucune dilatation. C'étaient là des informations qu'il devait prendre en compte. Mais elles n'auraient, tout à l'heure, aucune prépondérance, lorsqu'il se mettrait à parler.

Sa présence n'appartenait que par ses opérations mentales à ce paysage gestionné. Il ne se sentait ni espace, ni dans l'espace. Le médiateur-mentat n'était que tension, une tension du corps vers sa non-naissance, de ses yeux vers leurs propres invisibilités. // Sur la limite des espaces en constitution, se déplaçant lui-même à la manière de cette brèche qui donne de distinguer le temps pensable du temps des purs événements, enveloppant et déployant le temps de la pensée dans toutes ses balbutiantes myriades : ainsi laissait-il, du milieu des choses, monter en lui un chaos. Il le *laissait* monter, entretenant son esprit dans un écart qu'il avait la volonté de connaître pour absolu. Il ne se préparait pas à parler : il était prêt. Le médiateur-mentat touchait la corde vocale de l'infini, et aucun des sons dont vibrerait l'air alentours ne trouvait en lui d'écho. Sur la terrasse de grès large de sept mètres, au garde-fou de laquelle ses mains prenaient le pouls de la matière, cette tension vers l'exister enveloppait son environnement, le soulevait dans un cône de lumière, le poussant par petites touches à s'accoutumer de sa musique. // L'architecture du dôme, ouvert sur trois directions, nous adaptait à lui, répondant à la disposition de son esprit : cette paroi nord qui seule était forclose, adossée au ciel par un mur de rhododendrons grimpants qui s'accrochaient aux colonnades et formaient dans le lanterneau une niche où parmi la flore endormie scintillaient encore quelques étoiles. Ombre derrière l'ombre, l'aube donnerait bientôt un visage à ce monde indolent, troublant ces détails lointains pour des couleurs à la fois plus proches et plus distinctes de notre tierce présence en ce lieu.

La terrasse ouvrait à l'ouest sur une vaste étendue, dont les proportions se perdaient dans l'obscurité. C'était une plaine sèche, rigide, une terre de lames, de pierres blanches taillées en biseau, qui gravitaient en elles-mêmes à la manière d'une mise en garde. Une intense formation de rapports s'élançait vers ces espaces de non-préparé ; des liens, des espoirs quotidiennement renouvelés, fouillaient le ponant avec les yeux du rêve, d'où la résistance de la terre inhabitée renforçait jour après jour la persévérance humaine. A l'est, la vision que puisait le regard à travers la grande arcade naissait dans la même âpreté : les silhouettes des montagnes forçaient l'horizon, décrochant la terre du ciel, l'obscur de l'obscur, avec une netteté violente. Mais plus bas, de l'épais massif en croissant de lune dont on ne devinait pour l'heure que quelques reliefs, des boucles d'eaux et de terres allaient se démêlant avec lenteur jusqu'aux abords des bourgades, signalées par des bouquets de lueurs. Jaunes, bleues, rouges, elles dégoulaient et cernaient comme de lèvres le lac qui, au sud-est, ouvrait une bouche de bouclier dans la clarté stellaire. // Le médiateur-mentat ne voyait rien de tout cela, mais il le déchiffrait autour de lui, dans le tissage de sa dis/continuité d'être. Dressé par des années d'exercice et d'étude, par la lenteur qui laisse mûrir, il regardait et ne regardait pas les toits de la cité, les dents rocheuses, l'étendue d'eaux et de collines aux chevelures d'émeraude, mêlées délacées. // *regardait et ne regardait pas*. L'éthique du médiateur-mentat, cette fine pointe par laquelle la pensée s'écrit en filigranes sur l'avenir du monde, tenait tout entier dans cette tension entre l'être et le non-être et dont résultait cette pulsation : donner, donner, des mots, du sens. Le faire jaillir de la brèche de toutes ses

mémoires, le produire à travers le chaos du non-sens sans jamais contredire l'absurdité du monde, sans jamais produire un monde dans le monde qui le stabiliserait sous la figure d'une autorité, du pouvoir qui rend stérile par sommation. Car la vie sera un jeu, mais ce n'est pas nous qui l'avons jouée ainsi qu'elle est, c'est elle qui nous joue et dans ses robes les ombres des fantômes rient de ce présent auquel nous croyons appartenir. La vie ni n'offre ni ne demande, ni ne gagne ni perd. Et l'esprit, atteignant à cet enthousiasme décisif, construit de sa propre matière la singularisation de sa nature, si bien que le joueur est engendré par le jeu, tandis que le jeu est l'ingendré qui double la nature de l'esprit de sa propre indétermination.

Et ma parole naîtra du milieu de lui.

A sa droite, le médiateur-mentat entendait la respiration continue du METAÏME.

D'une stature fine et puissante, dilatée le long de ses bras, vers ses mains... elles s'unissaient pour former une coupe à la hauteur de son ventre, comme s'il tenait contre son torse un large disque de bronze. Le métaïme demeurait, immobile // immobile. Toujours... sur la ligne... d'un effondrement... limpide. Le médiateur-mentat ne l'observait pas, il *connaissait* cette sensibilité terrifiante, il se devait de connaître cette longue robe d'un noir sang pour ce qu'elle était : à peine un voile sur ce corps trop dense, intaillé dans une pierre dont les silices vibraient à une vitesse de perpétuelle dissolution, et ne tenaient ensemble que par ce genre d'acte qui ne découle que de l'improbabilité même de la vie. // Une sensibilité élevée jusqu'à une intensité terrible / un *corps*, dont on hésitait toujours à dire s'il était transparent ou opaque, tant l'impression de continuité qui émanait de lui était forte / tant le chaos qui l'imbibait était d'une insupportable clarté. Était-ce cette langue inarrêtée de souffles qui courait à travers son nez, ses poumons, sa peau, ses nerfs, ses muscles, le tenant comme suspendu dans la consistance de l'air ? Ou bien était-ce cette production d'opacités conductrices, dont la pierre bleue de la terrasse semblait découler, comme une monstrueuse excroissance ? // Une sensibilité irréductible, débordant l'espace de son corps, résistant comme un brouillard de diamants à travers toutes les limites que les hommes considèrent être leur lot le plus commun. Une contemplation absente de sa propre masse et dont le degré de contradiction détermine la plénitude. *Lui*, le senseur intuitif, l'adepte des mouvements et retournements du sang, le métaïme, à peine capable de verbaliser, de faire monter jusqu'à la langue les variations du réel-constitutif — il était l'être de la grande intuition matérielle, plaquant son accord fondamental à travers le devenir, se ressentant lui-même à travers le devenir, miroir tournant // — il était de l'étroit chemin par lequel notre vie s'égraine le déploiement conscient et l'ouverture de non-sens. Toujours sur la ligne d'un effondrement limpide, doué d'une capacité à être affecté sans commune mesure, perpétuellement sous le feu d'une expressivité infinie, sa puissance était muée en abandon / est une puissance d'être abandonné au devenir. Ainsi fragile... Son regard portait en contrebass, se recueillait dans le violet foncé des rues, traversait les silhouettes des passants que quelques réverbères / lançaient çà et là dans la nuit faiblissante. Le corps du métaïme glissait obliquement dans la terre, lame électrique, intelligence suspendue dans son renversement // attentif : non plus tension, mais absence positive de tension, crible atemporel de la réalité des temps tissés de relations innombrables.

Et ma parole ira l'enveloppant et le traversera d'un seul mouvement.

Elle les avait rejoints, sans que le médiateur-mentat ait pu formuler son apparition.

Il savait que le métaïme avait dû la sentir, se *former*, comme il sentait la moindre variation du réel-constitutif, s'égrainant et fluant à l'aune de sa sensibilité verticale. Maintenant, derrière eux, glissant à travers l'espace compris entre la fenêtre d'orient et la fenêtre d'occident, le son craquetant d'une craie grattant sur le grès bleu accompagnait un mouvement, un bruissement de lune... *Maintenant il entendait* ce bris de lune, ce ventre en gésine fait de feux d'écume qui se fragmentaient et se compliquaient les uns par les autres, non plus rupture mais éruption / non plus continuité mais poursuite, infranchissable, impénétrable à force de vitesse, présente parce qu'intouchable. LODORONIA était son nom. Et si la manière la plus simple de la décrire aurait été de dire qu'elle avait tous les traits distinctifs d'une petite fille, telle qu'on voudra bien l'imaginer, elle était aussi l'être dont la structure n'est pas fixée, sa forme était sans âge et les sons qu'elle laissait s'enfuir dans sa progression n'étaient discernés par l'oreille humaine qu'à la manière d'un brouillamini de saccadés silences. Lodoronia, ou ESKWANDER comme on l'appelait aussi, dansait sur la terrasse de gré en traçant à la craie blanche une figure de géométrie ascendante. Roulant de ses dix mille ruisseaux de perles sur les plateaux de son devenir — de notre devenir à tous ! / égrainant les morts sur le chapelet de ses transformations, aveugle et débordante elle se déplace, virevolte, telle une nuée de pollens embrasés, rêche et fluente durée des arbres et des ruisseaux, des loutres noires et des chimères de papier, des livres, des voix... de la conscience des hommes qui trébuche. // Lodoronia Eskwander, l'éternité te parle, le temps t'écoute ! L'expression du poète ne sait que s'atteindre elle-même lorsqu'elle tente de te saisir, et si fort que nous cherchions à t'éprouver en te peuplant d'affects, tu demeures en ton courant invincible. — Donne-moi alors de tourner, à vif, dans ton silence ; car ma plainte te transformerait en un puits où les vents qui me traversent viendraient s'engouffrer et mourir, annihilant l'apprentissage que la confrontation aurait pu faire naître de nous dans mon cœur. // Donne-moi d'être de ta violence bleutée lorsqu'elle se condense dans l'aube naissante, prêt de ton excessive promptitude à faire pleuvoir tes étincelles sur la terre inflammable du miroir de vérité, la terre vers qui je tourne ma voix qui se tourne en elle-même — et rencontre ton souffle dans l'extension inarrêtée de ma solitude !

Le métaïme *sentait* cette progression, il sentait Lodoronia l'impliquer dans sa trame, le compliquer, le tordre. Il ne lui appartenait pas de vouloir ou non de telles transformations, il pouvait seulement sentir la consistance propre à chaque formulation d'un tel vouloir, ainsi sentir la nécessité des transformations que tel vouloir épouse dans l'affirmation de son animation vitale. / Le médiateur-mentat anticipait, sa liberté posant sa nécessité. // *C'est par l'affirmation que mon esprit se meut*, c'est en se tournant vers la terre que sa matière est sauvegardée du néant, le néant que devient le non-sens lorsqu'il est rejeté dans la parole, lorsque la parole se prend pour la vie simple et se coupe des voies détournées du chaos. Le médiateur-mentat cherchait à l'inverse la voie d'une accélération. / La parole est vie, mais elle est double ; la vie s'y dédouble, et la parole dans son acte évolue sur un plan distant. La vie est production de distances. Le geste de la parole est production de distances de distances. Il est en puissance quand l'acte est en droit ; et se trouve constitué à travers l'esprit. // *Qu'est-ce que l'esprit ? C'est l'envers du monde constitué*, c'est la fonction d'hétérogenèse du mental, la dimension dynamique de l'âme humaine. Le terme de mental est utilisé pour décrire l'ensemble des facultés psychiques, le terme d'âme pour en décrire l'osmose, où il apparaît que des facultés ne

se dégagent qu'au travers de la production de distances que l'âme entraîne, étant volonté de puissance. Et en effet, plus un écosystème est complexe, plus il est à même de s'adapter aux détournements du chaos, d'entreprendre le chaos du milieu de lui-même et d'en être grandi selon une axiologie relative aux conditions de vie qui lui sont propres.

Car le chaos n'est rien d'autre que l'animation vitale du grand tout. Et si l'âme est l'opérateur, l'intransitif de notre expérience du réel, le mental est l'opération transitive des multiplicités, qui, de la raison à l'esprit et de l'esprit à la raison, se développent sur le plan de consistance de notre extase sensible. Le métaïme est une figure de ce plan sur lequel les éventualités s'enregistrent, et s'actualisent dès lors selon les cycles propre aux milieux qu'il vient à rencontrer. Et là où la résonance vitale du métaïme est dans ce sentir qui sélectionne, le médiateur-mentat mobilise les éventualités tissées par le jeu, en collectant les rapports pensés par la raison et en les agençant dans un double décalage à notre compréhension factuelle du réel-constitué. / Or il n'a en ceci aucune légitimité ; mais son geste se connaît lui-même de par les légitimités qu'il engendre.

II

Nous ne serions pas les porteurs de vérités anciennes ou nouvelles, et nous n'étions pas de ceux qui crachent sur la vérité. *Nous sommes ceux que la vérité porte.*

C'est en ce sens que de ces deux mots nous entendons un seul mouvement : le mensonge et le mental, dont le premier dit l'opérateur quand le second dit l'opération de la vie animique. Si la vie mentale de l'homme passe par la parole, formalisée par lettres, nombres, ou signes, et puisque cette formalisation est aliénée au déploiement de la nature humaine, alors le mensonge est le champ d'opération du mental, le mental s'y trouvant roulé comme les vagues par l'océan. L'opérateur n'est pas distinct de la chaomose, étant comme elle production de distances, l'opération à son tour ne s'en distinguant que parce qu'elle opère. // Les opérations mentales, en tant que le mental n'est autre chose que cette vie, produisent une vérité qui est la vérité de la vie ; on appelle cela un fait, et les faits passent par le plan de consistance. Mais en tant que les opérations mentales sont dans cette vie parmi sa propre poursuite, dans sa production de distances, elles sont mensonge et ne peuvent jamais être autre chose que mensonge. Et c'est bien là le sens du premier décalage de la parole, de la première rupture épistémologique. Mais il existe pour le médiateur-mentat une seconde rupture, qui est celle que l'on nomme proprement la rupture *antéphysique*, par laquelle les deux dimensions engendrées dans l'acte de la parole se rejoignent sur le plan de consistance après avoir traversé l'infini. // Ce qui en regard de la vie présente apparaît comme une vérité, en raison de son efficence, est toujours déjà mensonge en regard de la poursuite de la vie ; mais, en ceci que le mensonge proposé comme tel, c'est-à-dire abstrait de sa relation au droit, n'est autre que la vie présente poursuivie selon d'autres voies, la parole antéphysique fait mentir le mensonge, elle est de l'abstrait qui gagne en consistance, et par cela même participe à la détermination de mouvements futurs. Autrement dit, la première rupture est celle qui permet à la parole de se produire comme devenir, et non plus comme être ; ainsi elle détourne l'invisible de sa vision, et se produit dans l'osmose de la vie animique. Mais ce mouvement est sans

cesse menacé par son ouverture. La seconde rupture permet alors, dans ce monde où il n'y a plus que matière, de produire des distances de distances qui viendront jouer dans la production d'osmose de l'âme humaine / et par là même dans la production de la chaosmose.

Toutes ces effusantes myriades, ces plissements dans les flux d'informations sans cesse défalqués et traqués par la raison du médiateur-mentat, les souffles de l'intellect qui attisaient ici et refroidissaient ailleurs pour engendrer des mouvements tourbillonnaires de données / produisaient la vie mentale à travers la vie. — Et cela aussi n'était-il pas vérité ? — Non plus la *vérité du fait*, mais des *vérités en droit*, par lesquelles le fait est détourné de lui-même au gré des perspectives qui l'entreprennent. Des vérités qui ne tirent leur droit que de ce qu'elles existent en face du mouvement infini de la pensée, permettant de penser toutes choses dans leur immanence : mensonge infini en regard de la production de distance qu'est la vie. // Faire mentir le mensonge, cela signifie alors une rupture avec la redondance cyclique que les opérations mentales produisent lorsqu'elles modifient leur objet. Une rupture avec cette sorte de tétanisation de la conscience face à ce qu'elle ne peut connaître qu'en mentant. La *vérité en puissance* n'est ni vraisemblance ni faux-semblants, elle ne cherche pas de certitudes, n'élimine pas l'incertitude. Elle n'est ni une vérité de porteur, ni une vérité que l'on peut vouloir, elle est la mère inengendrée qui engendre l'enfant. *Elle est une vérité qui porte.* // Et lorsque le son de craie cesse, le droit émerge de la puissance, coagulant les distances. Dans ces cases, entre ces espaces, dans le temps perçu comme un espace, Lodoronia sautille autour du dessin tracé / elle chantonne en tournant parmi le brouillard de l'aube, répondant à la lumière qui s'évapore sur les crêtes, noyant l'horizon dans son développement tremblant de nettetés.

Il y avait de l'obscur et de l'inconnu dans tout ce que nous entreprenions. S'agissait-il de l'éloigner, de le conjurer ? De faire passer pour probable ce qui n'était que possible ? De légitimer des pensées simplement parce qu'elles venaient à naître ? *Obscurum per obscurius, ignotum per ignotus*, le médiateur-mentat compulsait les idéologies et les modèles de prévision comme des artefacts qui en disaient aussi long sur les forces qui les avaient engendrés que sur les avenir qui auraient pu se trouver ainsi profilés. *Comment* les avait-on pensés, à quelles variables y accordait-on de l'importance, quels traits se trouvaient par là-même minimisés ? Comment interprétaient-ils le réel, et qu'est-ce que révélait la manière dont, ce faisant, le réel était modifié ? Le médiateur-mentat ne décortiquait pas l'information pour faire découler d'une modélisation une série de probabilités quant à l'action à mener ; il ordonnait ces interprétations entre elles, il les entraînait dans sa parole. La parole antéphysique ouvrait sur la plasticité de l'âme, dans son osmose, en usant des opérations mentales dans une lutte productrice de distances de distances. Les mots, sens, images, vibrations, enchaînements, conflagrations, rythmes, valsaient dans une lutte entre soi, par un mouvement qui déplaçait l'identifiant de rapports en rapports, pour construire dans ce tourbillonnement des proportions synergiques. Une parole qui n'avait qu'un seul milieu d'action, *sa résistance au présent*, l'art mental entrant en résonance avec ce qui fait le tissu vital où les efforts de chaque individu pour persévérer passent par ses moyens de se communiquer dans et par les autres. // Les individus sont à chaque instant non des relais, mais le *corps* d'autres volontés que la leur. Le corps affecté, ce corps qui passe par le devenir des autres, soumis et résistant, aux perceptions, aux lois, aux représentations, aux rapports construits entre les choses, aux architectoniques de la lumière, à des flux d'information innombrables, ce corps né de la terre, *cette sensibilité née*

de la terre. Trouver la tension vers un tel milieu, tel est l'axe offensif / l'oblique, qui déploie le médiateur-mentat dans sa nature souveraine.

Pourtant il ne sait où il va, ni ce que deviendra telle ou telle société dans le futur. Ce qui décide des choses futures n'est que dans la terre dont nous sommes nés, dans son chaos générateur. Le corps de la terre exerce une résistance, nous l'appelons : sa volonté de puissance. Ses multiplicités cherchent, dans des conditions données et selon leurs propres forces, le plus *pur* moyen de se développer, où la *pureté* renvoie à ce qui se trouve déterminé selon autant de *daïmon*, un daïmon étant pour chaque singularité le caractère animique des multiplicités qui la composent. // L'humanité produit des lois afin d'accroître l'efficiencia des communautés affectives où sa nature se déploie ; ce faisant, elle modifie ses daïmons. Elle invente des cultures pour ce même effet ; elle invente des barbaries et des hérésies pour tenir distinctes les osmose ainsi constituées. Les rapports affectifs peuvent bien se contredire à l'intérieur d'une culture, du moment que les proportions de ces contradictions permettent l'osmose d'un peuple. L'âme d'une multitude se constitue selon un plateau d'intensité continue, un plan qui traverse les individualités et prévaut en elles dès lors qu'il réalise la volonté de chacune en toutes. Car de même que les mots n'ont de sens que dans le système ouvert de la phrase, de même les individus n'ont-ils de volonté que dans une osmose qui les ouvre les uns sur les autres. Or si ce qui dirige la phrase est dans notre intellection de son mouvement, ce qui dirige une osmose passe par l'intensité partagée de ses accomplissements déployés et continués. De quoi il suit que la souveraineté n'appartient pas à personne, pas plus qu'elle n'appartient à chacun, mais se trouve dans la tension de ce partage libérateur.

Le petit cri sec d'un caillou heurtant la pierre de la terrasse se fit entendre. Deux ! trois... quatre, cinq, six sept, huit ! neuf... huit, sept, six... cinq, quatre... trois, deux. Chaque mot est un risque, chaque saut, chaque chiffre, chaque nom. Quel est le nom du médiateur-mentat ? Par exemple le nom de quelqu'un qui parle, quelqu'un que l'on cite, que l'on montre du doigt, que l'on place devant soi, pour parer les coups et ouvrir le chemin, pour critiquer et s'inscrire dans une tradition. Quel sens cela aurait-il de donner voix à un auteur, le prenant pour responsable des paroles qu'il a produites ? Les penseurs sont autant de plans, des plans dans des plans, dans des plans. Et ainsi ce n'est guère de manière imagée que nous disons entendre fuser à nos oreilles des courants rageurs qui entraînent des milliers d'âmes derrière leurs noms. *On ne pense jamais seul.* // Quel sens cela aurait-il de se lier à une voix ? Je me serais vu accordé le droit de penser ce que je pense parce que quelqu'un l'aurait pensé avant moi, et de penser avec lui me distinguerait du restant des hommes ; je serais entré dans son cône de lumière, et peut-être que, plus mal avisé encore, j'aurais fait d'un événement personnel une éventualité pour tous. // Un auteur, un conquérant, un prophète, ou un dieu, sont des hasards qui durent : un peu plus longtemps que les autres... Chacun correspond à un appétit différent pour la vie, à une manière différente de se donner / sont des nourritures pour l'âme humaine, dans sa dynamique. Le plus sûr moyen d'affaiblir un peuple n'est-il pas de le priver de telles nourritures ? Alors le peuple redevient troupeau, et il suit, affaibli, les oripeaux de ceux qui, autorisés et justifiés par l'urgence du pouvoir, influencent le devenir des majorités.

Notre droit, nous l'arrachons au chaos, *parce que nous sommes*. Lodoronia / s'était mise à danser d'une case à l'autre, sur la marelle // et le médiateur-mentat, tendant une oreille vers un lecteur, quelque part dans le temps, était engendré dans son mouvement.

III

Initiation de la séquence de lecture : troisième partie.

Codage. Perspective : à moyen spectre, ~100 années terrestres. Mode d'expression : écrit et favorisant l'activité mentale. Forme littéraire : prose argumentative rythmée. Mode référentiel : vivace et fonction du spectre. Niveau : indéterminé.

Focus ω - α . Selon le calendrier grégorien / an I = date estimée de la circoncision du prophète Jésus Christ, point de départ édicté par les sectaires de l'une de ses pseudo-doctrines à la fin du 16^e siècle de l'ère éponyme // année 2008. Selon le calendrier nietzschéen / an I = année 1888 du calendrier grégorien, d'abord 30 septembre, jour du Salut édicté séance tenante par le philosophe avant son effondrement mental, puis 1^{er} janvier, par souci de simplification, en l'an 365, lorsque ledit calendrier fut officialisé par le Comité Antéphysique Prime (CAP) // année 120. Nomenclature autotélique de l'époque en question : la Modernité / illustre le sentiment qu'avaient les humains de ce temps, d'être, à la suite d'un saut qualitatif dans l'évolution des techniques, au plus novateur de l'histoire humaine. Lieu commun. Voire aussi : postmodernité, hypermodernité.

Focus α' . Planète : Terre. Gestion planétaire : balbutiante. Mode de production : post-industriel, stade 2B selon l'échelle de Klozov (économie de marché, capitalisme spéculatif, exploitation maximisante des ressources, production calquée sur l'étalon de la maximisation des besoins). Mode énergétique : fossile de premier et second degré, nucléaire de premier degré, biosphérique de premier degré, agricole et animal chimique de second degré, esclavage de premier (direct), second (régional) et troisième degré (autotélique). Mode médiatique : saturation à distance, flatterie sensorielle et égotique basse. Mode politique : démocraties de majorité et dictatures, ploutocratie, réseautage féodal. Idéologie dominante : contradiction vraie : libre-arbitre versus destinologies, égalitarisme versus individualisme. Synopsis : monstrueuse poussée en avant.

Ecriture. Stratégie : voilée. Tactique : 1) monde, 2) mis en abîme, 3) déploiement de l'abîme. Clé : du capitalisme au valorisme. Plan : I. Fondation épistémologique-mythique, II. Devenir-mentat, III. Enveloppement focal, IV. Parole (thèmes annexés : peuple, époque, figure de l'intellectuel, modes d'anti-production, transcendance, écologie, déterminisme et liberté), V. Conclusion performative : vers le nexus de la volonté de puissance.

Terre-ciel-terre. Troisième partie : séquence de terminaison.

IV

Dans la période qui nous intéresse, en plein essor démographique, la question du comment de la formation d'un peuple s'offrit aux yeux de l'humanité à la manière d'un seuil critique qu'il lui faudrait inévitablement décider. Le processus de mondialisation, allié à l'instinct de distinction et d'identification de l'être humain, mettrait à mal, tôt ou tard, tout régime de type autoritaire, politique ou religieux, à moins de retournements totalitaires dont les occurrences de plus en plus exsangues ne résistaient jamais longtemps à la mort de leurs despotes. — Quel peuple, pour quelle souveraineté, pour quel avenir ? — La forme du troupeau, produite par le christianisme, comme elle le serait

par toute religion nihiliste de masse, crachait sur cette question, y voyant la menace d'un relativisme ; elle refusait par là même, espérant reprendre la main, de s'engager sur la voie ouverte par la décadence de l'idéal de la Modernité. De son côté, la forme républicaine subissait la corrosion des médias de masse et du consumérisme, l'esprit critique des Lumières se trouvant dissolu avec monotonie en bribes de matières apolitiques. De nouvelles formes se constituaient, émergeant avec de nouvelles questions / que l'infini envoyait balader comme des bouquets de météores.

C'est dans un tel contexte que la philosophie de Gilles Deleuze se proposait à une population dont le positionnement devait devenir de plus en plus singulier pour chacun. Mais, demandait-on, n'était-ce pas là encourager seulement un troupeau d'une autre forme ? Il construisit l'image d'une société maladroitement éprise de capitalisme, et qui ne pouvait faire autrement que de le poursuivre jusqu'à son terme, c'est-à-dire jusqu'à l'accomplissement de son processus de minorisation des devenirs, où « minoriser » signifie : faire fuir les formes de domination de type grégaire et idéaliste, par une manière de se mouvoir qui élimine les habitudes dans l'ouverture du présent événementiel. Mais par là la question de savoir ce qu'est un peuple devint ambiguë. Les cartes étaient brouillées, et le devenir du capitalisme profitait des lignes mentales titubantes d'une humanité ivre d'autodétermination. // L'interprète qui cherchait dans la matière de leur œuvre à vérifier sa probité se croyait ainsi libre de lire cette dernière selon des voies mineures, qui, détruisant son caractère de complétude, réalisaient le programme de l'œuvre elle-même... / La probité à cet égard n'est pas nécessairement une tare, entendez : elle ne l'est pas chez tous. Car elle enrichit celui qui la pratique, elle est dans le développement de sa vie la voie d'une production de distances ; mais la voie souffre d'être prise pour une fin. Il faut encore que les distances fusent dans l'esprit, s'animent dans leur absolu. Qu'elles se convoquent les unes les autres et deviennent grosses de futurs, d'événements purs, mêlant à la terre ces placentas d'éternités diverses. // *Même la plus gracieuse jeune fille*, disait le philosophe, *même la plus gracieuse jeune fille est une terrible dévorante : pas par ses rêves, mais par son âme.* / La dynamique de l'âme est cet appétit monstrueux, auquel seul l'esprit permet de survenir, afin d'y déterminer, dans l'ouvert de la tension constituante, des lignes de choix, des choix qui ouvrent sur d'autres choix, éludant ainsi la communication autotélique par cette forme supérieure de communication qu'est la relation avec l'autre en tant que puissance. Une communication qui ne fait plus masse d'elle-même, mais résistance et temps, à la manière du tissage de Pénélope qui ne vaut que pour l'attente, ébréchant la résonance cumulative des faits.

Un... trois, quatre cinq, six ! sept, huit ! neuf !... huit sept, six, cinq quatre, trois... un. La pensée de Gilles Deleuze rencontra du réel, se construisit avec lui, cherchant une convenance, non la correspondance. Chercher une convenance, c'est constituer un moyen terme, *un milieu où prendre de la vitesse*. Ainsi peu à peu nous éduquons notre oreille-gouvernail à entendre des choses singulières derrière des mots pluriels, et cette pullulation du sens donne à notre intellect une mer porteuse. // Le constructiviste sait qu'il ment, il invoque la puissance du faux et traite ses oracles comme des personnages de bande dessinée, superbement pleins et naïfs. Il sait qu'il ment, mais ce savoir est en lui ainsi qu'un poids mort. La rupture épistémologique court dans ses veines, mais son drame est toujours le même, celui de se faire prendre au piège de l'époque avec laquelle il mène ainsi la danse, et d'être dévoré, comme Orphée fut dévoré par les bacchantes pour n'avoir su cessé de pleurer son Eurydice. // L'âme d'une époque ? Et comment être assez

naïf pour l'entendre dans un seul mot ? // Au cours de la période dont nous parlons, donner des noms aux époques était devenu l'affaire d'une classe d'intellectuels spécifique, appelés sociologues, les « sociétés » ayant remplacé les « époques » pour des raisons qui justifiaient cette nouvelle science dans le domaine qu'elle s'était constitué. // L'époque avait été appelée *l'époque moderne*, le type d'organisation sociale qu'on y sous-entendait étant caractérisé par la rationalisation et la libéralisation des moyens de production. La décomposition des mouvements, la déconstruction des moyens qu'avait trouvés l'homme pour persévérer dans l'existence, amenèrent à une connaissance plus fine des rapports qui le composaient individuellement et socialement, permettant un accroissement conséquent de son emprise sur le déploiement de sa nature. Mais le moment arriva où ces sociétés — et en premier lieu celles qui étaient parvenues à contraindre les régions techniquement moins avancées du globe à les servir — commencèrent de se stabiliser ; et bientôt prirent ombrage de cet accomplissement. // Comme il est écrit dans *Les Dits de Muad'Dib* : « ce n'est pas à leur création que les Empires souffrent de ne pas avoir de but, mais plus tard, lorsqu'ils sont fermement établis et que les objectifs sont oubliés et remplacés par des rites sans fondements ».

On pouvait parler des Temps modernes et de « leur désintégration actuelle, ce qu'on appelle la “post-modernité” », à la manière de Kurt Flasch. On pouvait dire aussi avec Niklas Luhmann que la proclamation de la postmodernité avait au moins la vertu de « clarifier le fait que la société contemporaine a perdu la foi dans le caractère adéquat de son auto-description ». // En revenant vers les mots, nous nous demandions alors ce que cela pouvait signifier : postmoderne, être *après l'actuel*. Une telle époque se voulait-elle son propre futur ? Mais la postmodernité ne pouvait être entendue comme époque, ou seulement dans le sens où elle suspendait son jugement à l'égard d'elle-même, selon une des valeurs prises par le mot grec *epokhê*. La postmodernité était-elle ainsi le lieu d'où l'observateur moderne s'observait lui-même ? // Luhmann écrivait que la modernité trouvait dans « le temps » l'une de ses dimensions problématiques privilégiées. Qu'y avait-il alors *après le temps* ? On rencontrait par là la question du référentiel : existe-t-il un seul et même temps pour tous, ou bien un temps différent pour chaque être ? Dans le monde des littérateurs, cette question avait été mise en relief par le courant postmoderniste, qui prenait le contre-pied du modernisme par un rejet de tout référentiel, hormis l'acte de ce rejet lui-même. *Il est interdit d'interdire* était l'une des phrases-clés de ce discours, une phrase extatifiée, signalant un affect dominant, et qui agissait à la manière d'un relais multi-état de cette puissance qui en appelait sans cesse à son éventualité. Une phrase qui faisait référence à des événements devenus, dans la mémoire culturelle du tournant du siècle, un de ces « grands événements » que Friedrich Nietzsche décrivait comme des chiens de feu. Pourtant, si une loyauté s'était engagée envers ce qu'on appelait « les événements de mai [19]68 », installant l'âme de l'époque dans l'éventualité de son déracinement, ces événements eux-mêmes avaient d'ores et déjà amorcé la *naturalisation* du processus de la modernité. // Les sociétés n'imitaient plus la temporalité tutélaire des Temps modernes, mais se singularisaient en passant de l'autre côté du miroir, où l'être humain poursuivait son expérience du nihilisme : non plus une valorisation du néant, telle que le dix-neuvième siècle en avait fait la critique, mais une valorisation de la valeur connue plus tard sous le nom de « valorisme ».

Et un ! deux... quatre, cinq !... six, sept huit, neuf... huit, sept, six cinq, quatre... deux, un. Lodoronia se déplace sur le gré bleu, elle lance son bassin, son pied d'une case à

l'autre, d'une case l'autre, d'une autre case parmi l'épais phosphore de la ligne d'horizon, parmi les crénelures des nuages qui s'amoncellent au-dessus des collines et du lac, vers le nord, toujours plus loin poussant leurs langues de vapeurs. Elle va toujours en avant, même lorsqu'elle tourne son regard vers le passé, même lorsqu'elle marche à reculons, regardant s'éloigner et se disperser l'événement d'une de ses renaissances dans les devenirs qui la rendent méconnaissable de leurs mélanges. // Les événements qu'on avait rassemblés sous l'appellation de « mai 68 » étaient ainsi recouverts d'interprétations sans nombre, l'accumulation des opacités produisant la bête évidence de la clarté. Mythe d'une génération, rêves brisés, incubant les chocs des événements de la première moitié du vingtième siècle, dont la théorie de la relativité générale peut faire figure de symbole, on expérimentait dans la tension de ces événements la fin du temps unique et absolu, pour découvrir, au milieu de torpeurs absurdes et éclatantes, le temps comme n'existant plus qu'en relation directe avec la vie qui s'y produit. Nous étions pris dans un mouvement qui avait le potentiel de *produire du temps*, à travers cette fin de la prépondérance d'une linéarité eschatologique, que celle-ci soit religieuse, philosophique ou scientifique / une « fin » qui n'est historique que parce qu'elle est intensive, n'ayant lieu que dans la mesure où elle est voulue pour réelle ; le présent n'étant rien d'autre que cette affirmation atemporelle de l'être du devenir, par le surgissement de laquelle toute volonté se veut. // Or cela impliquait qu'il n'y avait pas plus de valeurs séparées de la vie, *de la vie pendant qu'elle se fait*, et c'est ainsi que le problème de la mort du temps linéaire rencontrait le problème des valeurs, lié à celui du devenir du capitalisme.

Niklas Luhmann portait à penser que les valeurs ne constituaient plus un problème ; à la manière de Gilles Deleuze, *the way out is aside*, on se proposait d'éliminer et le problème et la solution. On rencontrait par là l'immense avantage de couper court à un besoin qui avait été constitué et culturellement renforcé dans l'homme. Un souci d'économie brisait la ligne du vivant, et, en travers de cette ligne que ce souci éclairait, un détournement chaotique empennait silencieusement les flèches des archers de l'esprit. // Mais comment s'y retrouver, demandait-on, si l'on ne dispose plus d'un absolu vers lequel tourner l'existence ? Il devenait nécessaire de dépasser le relativisme, de l'assumer, pour le déposséder de sa menace à notre profit. / Il s'agissait d'entourner l'absolu dans le mouvement de l'esprit, en disposant de l'absolu à travers une production de distances de distances. // Car les règles ne sont pas données une fois pour toutes, l'humain continue d'évoluer selon un processus qui ne finit pas ; et cette évolution obéit à des lois qui changent en même temps que les joueurs engendrés par le jeu. // Comme l'avaient souligné Deleuze et Guattari, l'intégration de l'élément d'anti-production dans la production était un leitmotiv du processus de schizophrénisation du capitalisme, ce dernier trouvant dans le Capital son élément d'anti-production, la neutralité à partir de laquelle le commerce déployait ses intensités. Le commerce, disait Aristote, est fille de la loi, parce que, comme elle, il produit et régule les relations entre les hommes. Mais là où la loi agit par une tension vers la limite, le commerce agit par charges d'illimitation, déplaçant le centre de gravité du référentiel vers le relationnel, d'un élément d'anti-production exogène et idéalisé, vers des éléments d'anti-production endogènes et relatifs à leur milieu. Déplacement, dont la tension déterminait l'occurrence d'un capitalisme en ce temps, et qui n'aboutirait qu'avec l'avènement du valorisme.

Là où, en effet, les lois entrent dans la valorisation de valeurs déterminées, dont l'imitation est limitation, là où le capitalisme valorise la valeur seulement en tant qu'elle

revient au Capital, le valorisme amena, au cours du 21^e siècle, à une valorisation *in extenso* de la valeur, en tant que production. Ce glissement s'illustre dès la seconde moitié du 20^e siècle avec l'invention du « capital humain », l'individu étant pris à son tour comme un rouage dans le processus de production : mais lorsque l'individu ne « travaillait » pas, ou que son activité n'était pas rémunérée, le capitalisme se trouvait incapable d'en tirer une plus-value. Certes, son alliance avec les forces politiques et guerrière des démocraties libérales, ainsi que ses éléments d'anti-production endogènes, axiologiquement neutres, avaient permis à ce régime économique de pénétrer les sociétés les plus diverses, les tirant inexorablement dans le temps d'*après le temps*. Le commerce n'était plus fille, il était à côté de la loi désormais, se développait en suivant les lignes mineures d'un peuple en constitution. Et pourtant, ne pouvant admettre en son sein des éléments d'anti-production non neutres, on le découvrait dans le même temps incapable de gérer le devenir humain. // Un peuple n'existait dès lors à cette époque qu'en tant que peuple à venir. D'après le concept spinozien de multitude animique, une affection de tous avait bel et bien lieu ; mais il lui manquait le retour sur soi de cette affection, l'accès à la matière de son geste ; et c'est ainsi que Deleuze et Guattari pouvaient parler dès 1972 de la formation d'un prolétariat de schizophrènes, lequel prenait tout à la fois la figure de l'ange destructeur du capitalisme, pour cette raison que le capitalisme enfermait le peuple dans une image de droit comme destruction du droit, et qui, tant qu'un contre-mouvement ne prendrait pas le relais de la puissance, retomberait dans une factualité d'abrutissement, captive de toutes les manipulations du marché. D'après le Deleuze tardif, les démocraties à régime capitaliste étaient ainsi des majorités qui empêchaient « le devenir des peuples assujettis » / une majorité étant définie par la soumission de la multitude à la loi des grands nombres, dans une dynamique de pression-répression, le capitalisme renforçant cette forme grégaire en la divertissant dans ses processus de pression-dépression, ouvrant le présent en abîme sous le faix de son axiomatic, et produisant des charges répressives à chaque dysfonction de sa machine. // La position réitérée du philosophe sur cette question des peuples, comme sut le souligner Mara Hedgwards, répondait fidèlement à une aspiration déterminante : celle de détourner le désir du désir de sa propre répression, tel qu'on le rencontrait dans les anciennes formes populaires, grégaire et républicaine.

Un ! deux, trois, cinq, six ! sept huit, neuf... huit, sept, six, cinq trois, deux... un. Ce qu'on pouvait observer, c'était que les minorités dont le plan de consistance supportait l'immanence capitaliste ne cessaient bel et bien de se multiplier, tenues par la faim qu'instillait en elles l'impératif de la production de valeurs ; des valeurs qui échappaient de plus en plus à la mainmise du Capital, mais continuaient pour l'heure de lui renvoyer sa propre image, le renforçant. D'une part, les formes extrêmes de coercition du flux capitalistique à des fins déterminées étaient bannies sous le nom de totalitarisme ; d'autre part, que le Capital puisse infiltrer et exfiltrer une société était donné comme la condition du succès de cette société sur la scène mondiale. De là, on voit que la prétention à l'autorégulation du marché n'avait de portée que dans la relation du commerce avec la loi, dans la relation contradictoire, et donc productive comme aurait dit Goethe, de l'interdit-d'interdire et de l'interdire. // Il fallait produire, produire pour gagner sa vie, produire pour se protéger de la panique qui marche dans les empreintes de l'ivresse, produire pour oublier, pour mettre une limite entre présent et passé. / On trouve dans les *Annales Akkadiennes* cet aphorisme : « les hommes se laissent facilement convaincre par d'autres

qu'ils sont esclaves, mais leur propre cœur les persuade plus facilement encore qu'ils sont libres ». Une société qui mettait en avant que *tout a déjà été fait* laissait s'accroître d'elle-même une telle persuasion, tout en pressant les collectivités vers l'innovation perpétuelle, en les convainquant de la nécessité d'une croissance continue du marché. Et qu'était cet impératif, à son tour, sinon un moyen de conjurer l'avenir ? Et de forcer ainsi à la suspension du jugement ?

Ce qui importait alors, ce ne pouvait plus être les valeurs que vous suiviez, mais le fait de suivre des valeurs, d'être dans le flux d'une production de valeurs qui nourrissait le plan d'immanence du capitalisme, tout en assurant le salut de chacun pour soi. / Un plan d'immanence est, dans la pensée de Deleuze, ce plan qui intègre des plans de consistance de différentes natures en les traversant d'une intensité continue et partagée. // Or, s'il est devenu assez commun de souligner qu'une telle pensée n'avait pu apparaître que dans une époque nihiliste, en raison du relativisme qu'elle présuppose, qu'est-ce qui fait la valeur du nihilisme sinon cette dispersion du principe de consistance, ce gigantesque brassage, cette pullulation des plans constitués les uns à travers les autres par autant de manières différentes d'être affecté ? // A partir du moment-tension où il n'y eut plus d'espace non marqué sur la Terre, il était apparu comme opportun, voire nécessaire, de produire un plan d'immanence qui puisse être commun à tous. Les fascismes, communismes et capitalismes s'édifièrent chacun comme un tel plan, cherchant une forme de suprématie ; et si le capitalisme spéculatif l'emporta, ce ne fut sans doute que parce qu'il était de tous le plus apte à absorber les produits de la Dispersion. / Or si nous pouvons comprendre ce développement à la faveur de la théorie de l'évolution, comme l'effort d'un organisme grégaire pour persévérer dans sa propre poursuite, une telle interprétation ne peut éviter d'y accentuer les caractères récessifs, à moins d'être contrebalancée par une mesure chaogène. // Dans ce que Nietzsche décrivait comme le grand processus d'égalisation de l'humanité, la question des valeurs se posait ainsi, derrière ces voiles, de manière décisive : si ce qui est le plus valorisé est la production de valeurs, alors cela implique la valorisation de ceux qui sont capables d'entraîner de tels devenirs et de les organiser, un plan d'immanence ne pouvant advenir qu'à travers une organisation des forces qui les ouvre comme volontés.

Un, deux... trois... quatre... six ! sept huit... neuf, neuf ? huit sept, six... quatre trois, deux, un. Le terme d'organisation s'opposa d'abord à celui de hiérarchie, comme l'horizontale à la verticale, avant d'englober ce dernier. Pour bien saisir ce passage et les enjeux propres à cette période, il est utile de se rappeler comment jusqu'aux fidèles des grandes religions avaient alors tendance à relativiser leurs propres croyances à eux-mêmes et à leur communauté, et pouvaient sans contradiction passer dans des modes relationnels d'où cette sacralisation était absente. Le sacré n'absorbait plus la valeur, mais la production de valeurs résorbait le sacré dans une production d'immanence. Dès lors, l'organisation des valeurs pouvait être comprise dans le sens de l'intensité // et l'intensité porte en elle une double série, celle de la capacité à s'adapter et celle de la capacité à intervenir, et dans ces deux séries des degrés de passivité et d'activité sont reconnaissables, qui dans leur proportion nous donnent un critérium sur le plan oblique de la production d'immanence. Une sémiologie critique des intensités est développée par toute personne ayant développé un sens de l'organisation : c'est la nécessité de reconnaître les puissances de chacun en rapport avec un milieu qui mène à développer un tel outil. Le sens de l'organisation n'appartient pas à une fonction, à une classe, à un genre,

à une race ; c'est une vertu développée à travers des lignées affectives qui se rencontrent et se décroisent sur des générations. Une vertu qui à son tour sera évaluée selon une sémiologie critique des intensités, laquelle se résume à prendre en compte qu'il n'y a pas de bons ou de mauvais organisateurs sans leurs milieux relatifs.

Les concepts de transcendance et d'immanence furent à leur tour déliés de leur opposition, et ne purent bientôt plus être entendu comme deux termes exclusifs l'un de l'autre. Une organisation quelle qu'elle soit, si elle est production d'immanence dans la mesure où les intensités font l'immanence de l'organisation à travers laquelle elles se donnent de se vouloir comme vie, n'est pas moins une production de transcendance dans la mesure où elle produit un mouvement de fuite, mais qui peut être soit de *récession* soit de *procession*, par sa manière de survenir au présent. C'est ce que les théoriciens du valorisme appelèrent le « cône de lumière », en référence à l'astrophysique : une production temporelle, axiologique et relationnelle singulière. Chez ces auteurs du 21^e siècle au relativisme assumé, les cônes de lumière se trouvent déterminés dès lors par deux facteurs, dans un rapport symbolique terre-ciel : 1) la *fidélité* à la terre, concept nietzschéen, retravaillé pour signifier l'aptitude à faire survenir la puissance avant la convenance du droit, et 2) la *sincérité* envers notre volonté la plus forte, envers notre daimon, qui peut plus ou moins primer sur l'optimum économique dans l'adaptation. En particulier, Eggman Klozov observa comment les organisations transcendantales récessives, qui se fondent dans un sacrifice de l'esprit à un absolu, ont tendance à déréaliser la résistance de la terre, édifiant le réel selon des correspondances fixes ; et comment les organisations neutres, dont faisait partie d'après lui le capitalisme, ont tendance au contraire à hypertrophier cette résistance dans un délire de métastases, galvaudant la vie dans le bain de glace du subjectivisme. Si bien que la Voie ne peut être rencontrée qu'à travers une transcendance processive, qui survient au présent par des vérités en puissance, et ne laisse pas la récessivité du droit nier l'expérience des faits. Transcendance processive où, d'une part, le sens de l'organisation est affirmé (forte intensité dans les facteurs 1 et 2), et où d'autre part il ne l'est pas pour lui-même ; par quoi Klozov signifie un dernier facteur, dit aussi « facteur de relance » : 3) la *générosité* de l'être humain, soit son aptitude à être traversé par le devenir des autres.

Un, deux... trois ? quatre cinq, sept... huit ? neuf... huit, sept... cinq, quatre... trois, deux... un... La pensée avait-elle un rôle à jouer en vue d'une sortie du nihilisme ? Cette question préoccupait, on s'en doute, les intellectuels de l'époque postmoderne ; mais peut-être les concernait-elle, eux, davantage que « l'humanité ». La capacité du capitalisme à transformer les ouvertures en autant de nouveaux rouages reflétait le danger propre à la postmodernité, celui d'une neutralisation des devenirs. // Mais la pensée a-t-elle *jamais* joué un rôle ? Les penseurs furent médecins, éducateurs, législateurs, scientifiques, écrivains, parce que dans l'époque où ils vivaient de telles postures étaient potentiellement visibles... jusqu'à l'époque postmoderne, lorsque de nombreux penseurs voulurent être reconnus comme tels : ceux-là inventèrent la « société de la connaissance » comme nouveau terrain de jeu du capitalisme ; ils favorisèrent l'émergence d'un marché de la pensée, au risque de neutraliser cette dernière. Un intellectuel respectable, en cravate et tiroir-caisse, bien différent de ce philosophe dont Nietzsche décrivait les habits multicolores, les habits de poète et de bouffon / figure de celui qui aime beaucoup et trop, qui veut en faire voir de la luxuriance, ces choses innombrables qu'il aime, auxquelles par amour il cherche à donner du sens, sur lesquelles,

par amour, il ne lèvera jamais complètement les voiles du sens. // Quel rôle aurait pu jouer « la philosophie » ? Observatrice suprême mais inutile ? Despote isolée, paranoïaque ? Jouant la mauvaise conscience de l'époque ? Le doigt qui avertit, préconise, et à la fin, juge ? Dans aucune période avant celle-ci on n'avait autant mis à profit les outils développés par la philosophie ; et ce fut pourtant dans le même temps que les penseurs, en face de cet utilitarisme conceptuel sans précédent — qui se révélait notamment par une marchandisation de la justification, la production de vitrines « éthiques », des plaidoyers moraux d'obéissance grégaire, ou encore le développement de lois pour la défense de la « propriété intellectuelle » — furent obscurément rejetés sur la tension entre vérité et volonté : ne faisaient-ils jamais autre chose que défendre la place qui pouvait être la leurs dans telle ou telle époque ?

Entre modernité et postmodernité, Zygmunt Baumann proposait ainsi, dès 1987, le passage entre deux figures de l'intellectuel : du législateur à l'interprète. Pour lui, ce passage était celui d'une décadence, mais il semblait bien qu'à la fois l'une ne pouvait fonctionner sans l'autre, l'interprète ne jouant que dans les cadres législatifs hérités de la modernité. Le législateur était la figure du créateur de lois, l'interprète la figure du traducteur ; le législateur était une figure du surplomb, l'interprète une figure de l'entre-deux ; et là où le premier était mis en face d'un constat d'échec, le second récupérait les restes de l'édifice renversé, reformant une chaîne d'or pour en percer les freins de la communication. Était-ce une prudence de sa part, ou l'effet de son regard sur la position de l'intellectuel, Baumann ne prenait pas en compte les discussions sur l'interprétation qui l'avaient précédé. Une première discussion fut en effet menée par Nietzsche, qui posa l'interprétation comme un acte d'appropriation du vivant par le vivant : l'homme construit un monde vrai, logique et cohérent, pour se donner les moyens de sa volonté de puissance. En ce sens, tout acte d'interprétation, c'est-à-dire également de traduction dans le sens où l'entend Baumann, est un acte législateur, parce que déterminant un ordre de rapports constituants. Une seconde discussion fut menée un siècle plus tard par Deleuze et Guattari autour de la question du référentiel : *n'interprétez jamais !* fut le slogan qu'ils jetèrent contre tout acte de domination qui entreprendrait une réalité en ne tenant pas compte des ressources propres de cette dernière. // L'interprète de Baumann s'avérait ainsi n'être autre qu'une figure de l'anti-interprétation de Deleuze et Guattari : passeur-traducteur dont l'œuvre était de rendre intelligible entre eux des devenirs minoritaires, lesquels restaient législateurs dans leur spécialité.

L'interprète agit dans l'entre-deux, dans un souci d'adaptation aux différents domaines qu'il traverse, sa probité devant être sans cesse vérifiée. Mais ne serait-il pas plus juste de dire que sa compréhension devait sans cesse être *renégociée* ? Suivant le cours de la bourse de l'éthique et de la culture, comme l'aurait dit Luhmann, selon les domaines auxquels s'attache l'interprète dans sa dimension systémique, selon les déterminations qu'impliquent les rapports de ces domaines entre eux : n'est-il pas fallacieux de penser que l'interprète puisse disposer d'une équanimité absolue ? // Dans son effort pour concrétiser des passages d'un plan de consistance à l'autre, l'interprète-système cherche à ce que l'un comme l'autre l'acceptent pour passeur, le reconnaissent, *c'est-à-dire* reconnaissent là un moyen de leur volonté de puissance. Il en résulte l'éventualité que l'interprète-système corrompe tout ce qu'il touche en produisant une interprétation susceptible de produire l'image persistante d'un besoin de son interprétation sur la rétine des plans de consistance. Et comme le disait Baumann : « la

séduction n'est si efficace que parce qu'elle a la répression comme alternative. » // Ce qui n'avait apparemment guère les propriétés d'un choix : l'alternative répression/dépression, surplomb/séduction, agissait comme un *double bind*, renforçant une volonté de se soustraire à la visibilité de la société-monde, produisant des invisibilités qui nourrissaient pourtant l'expansion de cette dernière. L'anti-interprétation s'avérait ainsi un jeu à somme nulle, puisque si elle prend en compte les modifications que l'interprétation implique, elle laisse de côté celles qu'implique l'acte interprétatif. Pour exemple, si dans tout tirage de loterie une probabilité se dessine, produisant une distribution des valeurs qui peut être analysée et mise en mots, la probabilité inhérente à l'acte du tirage implique une charge qui dépasse en puissance les probabilités du tirage de premier degré. Mais l'acte se perçoit automatiquement dans son droit, il reflue devant l'inconnu et en vient à arrêter sa compréhension à un certain degré de complexité ; et c'est bien là ce qui nous rassure, mais aussi ce qui fait retomber toute velléité d'élévation, lorsque la puissance vidée de sa matière par le droit qui s'y surimprime fixe l'inengendré dans l'autotélique. C'est cette peur devant la mort, et ce refus de *mourir vivant* dont parlait Antonin Artaud, qui provoquent cette manie de vouloir perpétuellement se garder. // Or si tout devenir implique de mourir vivant, la rupture antéphysique implique d'accomplir ce geste dans la pensée elle-même. Un tel geste entraîne une production temporelle de longue haleine, puisqu'il impose un absolu relatif face auquel l'acte est dépris de sa boucle d'auto-distinction, où tant de petits présents se succèdent de manière si opportunément imprécise. L'anti-interprétation était une tentative pour supprimer l'incertitude — et par là même les manipulations — inhérentes à l'acte d'interprétation, en créant un droit de l'immanence ; mais l'immanence n'est qu'en puissance. L'anti-interprétation participait donc, en conclusion, d'un renforcement du capitalisme neutralisant. Et parce qu'il fallait penser vite pour parvenir à éviter de s'enfoncer dans cette ambiguïté, on devenait par là même aveugle à toute possibilité d'en trouver une porte de sortie.

Un deux ! trois... quatre ! cinq six, huit, neuf... huit ? six cinq ! quatre... trois, deux, un... A l'est, des lueurs orangées avaient commencé à danser sur les pics. Le ciel enveloppait les nuages lourds de pluie d'un nimbe d'argent, résorbant l'obscurité, abandonnant les étoiles à leurs réflexions métalliques. // Si la pensée se rejoue continuellement dans sa réponse à la terre, le risque de l'interprète-système est bien qu'il perde cette distance, qu'il neutralise les plans de consistance, qu'il les mêle sans y donner la brûlure de l'esprit. Si la dimension du législateur est le référentiel, la dimension de l'interprète-système tend vers le relationnel, et autant la difficulté du législateur est-elle dans le ménagement d'ouvertures, autant la difficulté de l'interprète-système est-elle dans l'agencement de limites. Car c'est la sélection qui détermine des limites, et l'interprète-système est une figure de l'inaptitude au choix, corroborant ce que la tension du commerce et de la loi que connaissait le capitalisme mondialisant avait alors tendance à occulter : que les volontés ne se construisent qu'à travers l'organisation d'une tension constituante. Le religieux en est un autre exemple, qui rencontrait à nouveau un certain succès, en raison de ce qu'il offrait visiblement une telle tension ; une tension sur laquelle, dans laquelle, et malgré toutes les vieilles habitudes de répression que charrient les édifices de la foi, les sensibilités pouvaient sentir l'émergence de leur volonté. // Celui qui ne choisit pas perd l'initiative, tandis que celui qui choisit peut toujours choisir à nouveau, s'il a fait un choix qui n'est plus à même de faire mentir le mensonge. L'« erreur », ce mensonge déserté, ne se constate qu'après coup, et il faut généralement autant de

destructions pour nous la faire entendre que nous avons d'amour à l'habiter. Mais s'il est des limites que l'humanité ne dépasse pas sans déclencher des récessions biologiques, qu'elles prennent la forme de catastrophes naturelles, d'épidémies, de famines, d'affaiblissements physiologiques et psychiques, dès l'instant où l'humanité sort de son rapport instinctif au réel elle perd aussi dans un premier temps l'expérience de la survie qui lui faisait pressentir de telles limites. C'est dans la culture que le *bios* humain se transforme, c'est donc là aussi que se trouvent ses plus grands dangers. Et là où le libre arbitre devait être jugé *mauvais* à un moment donné de l'histoire, c'est en ce qu'il pousse à penser que le réel est conforme à notre interprétation du réel, par le truchement d'une liberté garantie par un dieu qui ne s'est jamais prouvé que par la manipulation des mentalités et la force brutale. Ce n'est pas cette prétendue liberté qui nous permet d'opérer des choix ; ce sont les choix que nous faisons qui engendrent nos libertés.

Entretenir par exemple la croyance selon laquelle l'activité humaine répondrait à la loi de l'optimum était un autre mensonge à désarter, une aberration à démanteler en regard des problèmes croissant provoqués par une économie qui prétendait réguler le commerce dans une immanence parfaite. La loi de l'optimum n'a de raison d'être que le maintien d'un degré 0 des intensités ; un degré 0, une neutralité, qui est favorable à tous ceux qui trouvent leur avantage à nier les faits, et à parler par principes. Un degré 0 qui rencontre l'idée d'une harmonie préétablie, et qui, lésant la capacité à intervenir, lèse du même coup le rapport au milieu, toute émergence étant par là éconduite dans la vacuité. // C'est contre cela que la postmodernité vit l'éclosion de l'écologie, qui se trouva tout d'abord cantonnée à la défense d'une nature maladroitement opposée à la culture, avant de devenir la science du milieu que son nom l'appelait à devenir, et par l'intercession de laquelle des lois quant à l'utilisation des ressources planétaires seraient formulées avant la moitié du 21^e siècle. L'écologie avait à devenir la cohérence de l'économie, ce qui impliquait que l'humanité accèdent à sa tension terra-constituante, se comprenne dans le cône de lumière de la Terre. Le commerce, ainsi, ne serait pas bridé par des règles morales, meilleur moyen de renforcer ses charges d'illimitation et de provoquer des réponses répressives dans un cycle morbide ; le commerce allait être intégré à la valorisation de la valeur, et se trouverait limité de fait par toutes les productions non commerciales et non capitalisables de valeurs. // On ne pourrait bientôt plus confondre le chaos, et l'homme qui s'appropriant le chaos neutralise ses charges pour les rendre comestibles. Une fois qu'aurait été évincée l'idée d'une neutralité de fait, commune à tous, l'élan vers le neutre apparaîtrait comme ce mouvement involutif du désir qui fait les plans de consistance. Le capitalisme accéléra bel et bien la formation d'un tel accès de tous à cet activisme réflexif de la neutralité ; mais qui, dans un mode de socialisation schizophrène, continuait de perdre la matière de sa propre tension.

La neutralité n'est ainsi que le degré liminal de l'humanité. Le neutre est l'espace lisse, le présent, l'inconscient, la dimension d'invisibilité. Un des apports de Deleuze et Guattari a été de montrer comment cette dimension n'est *pas* inaccessible à la volonté humaine, que précisément la volonté s'y déploie comme dans une matrice. Frank Herbert écrivait : « Le présent est une vague et aucun des fœtus qu'elle porte ne sait où elle va ». Du plan de consistance des émotions, sensations, raisons, au plan tracé par l'esprit, c'est à chaque fois une lutte océanique, un corps à corps pour la formation de la volonté qui s'engage. // C'est un problème de viscosité, de matière et de vitesse. Par exemple, des individus pris dans un type de communication autotélique ne rencontrent la matière de leur volonté

que de manière erratique ; il en est ainsi également de leur pensée, vécue davantage comme une vitesse, dont ils cherchent la matière sur un plan de communication au geste duquel ils n'ont pas accès. Et comment reprendre la main, se libérer de la pression des images de droit, sinon par ce type de révolte fondamentale dont parlait Bakounine, et où l'individu s'affronte lui-même avec la réalité ? La lutte portée dans l'intellect accroît l'autodétermination de la volonté dans la vie mentale, de même qu'elle l'accroît dans le jeu des consistances sociales, corporelles ou psychiques, lorsqu'elle est menée selon de telles voies. Et lorsqu'une telle lutte est menée, lorsque l'être engendre sa tension dans la tension du réel-constituant, cela forme ce que l'on appelle un esprit / l'esprit étant le lieu de la production de l'humain par l'humain, quand la raison ne fait que suivre le tissage des rapports, ne peut amener à la compréhension que ce qui s'est déjà présenté dans un éventail de conséquences. Or l'esprit, en tant qu'il est un surgissement qui échappe à la raison, produit une transcendance ; et c'est là que tout un chacun doit faire un choix, ou se soumettre. Un choix producteur de liberté // que l'observation de l'observateur neutralise, mais que la survenance antéphysique se donne d'accomplir en éludant l'observateur de second degré dans la case blanche qui se déplace à travers la sensibilité temporelle de la production de distances, et en cherchant à travailler non seulement aux concepts, mais à la « vague unique qui les enroule et les déroule ».

Un deux trois, quatre... cinq... six ! sept... neuf ! sept, six, cinq, quatre, trois, deux, un. Parvenir à penser dans le geste qu'est toute pensée, c'est faire se rejoindre l'infini de la pensée et l'infini du corps ; c'est penser avec les matières de la pensée, autant qu'avec ses vitesses. La consistance animique détermine la matière, le milieu d'attaque détermine les vitesses, la viscosité du mouvement détermine le geste. / « La Vie imite l'Art bien plus que l'Art n'imite la Vie » disait Oscar Wilde. En rendant perceptible le mouvement à travers l'œuvre d'art, on amène la conscience à sa dimension plastique, à se saisir dans son geste, dans sa manière d'entreprendre la réalité du milieu des choses. //— Il fallait lui donner des vitesses, en donner à la voile de son embarcation : sinon comment aurait-il pu progresser dans son esprit et changer de direction ? Il fallait lui donner le jeu de consistances, un grain d'eau, une salinité, pour qu'il puisse sentir les matières se rouler contre ses ailes, façonner la pression sur ses flancs. Il fallait donner une portance à sa sensibilité qui lui permette de vivre à travers une production d'immanence *qui ne l'abandonne pas à son abandon*. // Donner, donner, des mots, du sens. — Les nuages débordent et moutonnent dans leur pelage gris-bleu et sombre, se déploient vers la cité à la manière d'un pont, leurs franges toutes parcourues de frissons, d'arrachements... Morceaux de brumes épars, icebergs duveteux dans la caresse des rayons qui illuminent déjà ces hauteurs, d'immenses navires sillonnent le miel brillant de l'aurore, soufflé sur les doigts de rose qui couronnent les crêtes pigmentées de bruine. Les gouttes d'eau continuent de tomber, inégales, et les mots traversent les lignes, les horizons se déplient le long de synchronicités miniatures / autour de Lodoronia elles s'enroulent et dans ce mouvement éclatent en lignes pures à la hauteur de son ventre.

V

Elle a projeté son caillou une dernière fois... Sa peau / a la couleur du cinabre, de la cannelle lumineuse maintenant qu'elle s'élanche sur l'intensité bleue de la terrasse. La cheville taillée dans le flanc d'une montagne de cristal et le pied espiègle, elle transporte son corps, ébranlant le hasard. Les astres picorent sur sa peau, se disposent en d'intimes brûlures sur son revers sensible... propitiatoire de tout ce qui, bientôt, serait à vivre. De notre tierce présence n'est plus qu'un seul corps, un seul devenir, une seule jungle étoilée jetée dans la lumière du jour naissant, contrainte à laver nos yeux de tous leurs éclats inhibés. Le soleil se lève, ses rayons cognant à travers les envergures sphériques de milliers de gouttes d'eau // et la pluie se fait plus dense, traçant de larges rayons d'aciers entre ciel et terre, que des bourrasques brisent comme des murailles de fleurs.

Traversant le dôme, la lumière fendue par ces prismes en chute libre nous enveloppe dans une nuée liquoreuse. Tout est suspendu dans le plein. L'immensité déborde nos yeux, nous ployant hors de nous-mêmes et loin / loin sur la plaine des lames, une silhouette solitaire marche vers l'ouest, s'éloigne de nous / disparaît dans le jour blanc. // Les trombes d'eau ne tardèrent pas à s'élaguer, laissant jaillir des multitudes d'odeurs. Et je vis un battement dentelé de vives lueurs voler vers nous, je m'en souviens : comme si la nuit offrait l'éternité à celles de nos visions qui étaient parvenues à traverser son obscurité. Troublants papillons de colophane, aux ailes fragiles, coupantes.

La robe du métaïme, pourpre en regard des collines verdoyantes, des arbres au loin et du feuillage épais des rhododendrons, est flattée, fouettée par le vent. A côté de lui, le médiateur-mentat a pris appui de ses bras tendus sur la rambarde de pierre, dans son habit d'un jaune vif et mat. Les yeux tournés vers la ville en contrebas, dans le violacé des rues, des femmes, des hommes et des enfants dont le flux grossit de minute en minute, le regard continué de l'autre côté du monde jusqu'au rouge-bleu des boutons de l'azalée / qui ouvrent leurs langues vers la lumière. La pluie a presque cessé. // La pluie cesse. Et dans cette limpidité de l'air les couleurs se rendent, nourrissant de craie les élytres d'un vent qui dessine déjà d'autres distances où mûrit l'impossible.

Un instant, peut-être moins, ESKWANDER sera apparu dans le ciel. Voyageur sur la terre pourpre, dont les dix mille facettes irradiant le non-absolu ultime, nexus de la production d'immanence. // Et tandis que le disque de feu émerge de l'horizon, les montagnes se sont mises en mouvement... Elles se déversent *maintenant* avec une lenteur *telle* qu'il faut accélérer notre regard sur des siècles pour en comprendre le déversement inouïe de matière. Des ganglions de foudre irriguent sa propagation massive. Son corps se développe, raclant l'infini, à la manière d'un gigantesque escargot de terre et de feu, dans le tonnerre des pierres-torche qui se détachent de sa trace, épuisées dans l'effort de restructuration permanente du grand animal. Sur son dos, le soleil a pris la forme d'un corps qui hurle à l'assaut des terres qui émergent maintenant dans la lumière // d'une violence impitoyablement contenue dans son mouvement.